Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Une page actuelle de Fénelon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750056

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE PAGE ACTUELLE DE FÉNELON

Les pages qui suivent sont extraites d'une lettre de Fénelon à Louis XIV, écrite vraisemblablement vers 1691. On a voulu douter de son authenticité, à tort; car le manuscrit autographe a été retrouvé (voir *Correspondance* de Fénelon, tome II, page 329). La lettre a-t-elle été envoyée au roi? Il semble bien que Mme de Maintenon y fasse une allusion, dans une lettre du 21 décembre 1691.

Souvent déjà, j'ai fait un rapprochement entre l'Allemagne de Guillaume II et la France de Louis XIV. La lettre de Fénelon apporte une confirmation d'une netteté saisissante. Elle répond en particulier à ceux qui nous reprochent encore d'avoir combattu toute „paix blanche" et d'avoir désiré, *jusqu'au bout,* l'écrasement du militarisme prussien.

BOVET

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable, mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science pour gouverner, que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt. Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'Etat, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui était devenue la leur, parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat, ni de règles; on n'a parlé que du roi et de son plaisir; on pousse vos revenus et vos dépenses à l'infini; on vous a élevé jusqu'au ciel . . .

Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû pour votre bonheur rejeter avec indignation; on a rendu votre nom odieux, et toute la nation Française insupportable à tous vos voisins; on n'a conservé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves; on a causé des guerres sanglantes . . .

Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir certaines places parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières; c'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté, ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin: consultez là-dessus des gens instruits et droits, ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour . . .

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils est la durée de la ligue formée contre vous; les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont

persuadés par leur propre expérience que cette paix ne serait point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément, sans peine, chacun de vos voisins dès qu'ils se seraient désunis; ainsi plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent, et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés; ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiser à la longue. Enfin, ils n'espèrent plus de sûreté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, Sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi. . . .

Cependant vos peuples que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent, tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers; tout commerce est anéanti; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat, pour faire et pour défendre des vaines conquêtes au dehors; au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital et sans provision; les magistrats sont avilis et épuisés. . . .

Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet, si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné. Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus, il est plein d'aigreur et de désespoir; la sédition s'allume peu à peu de toutes parts; il croit que vous n'avez aucune pitié de ses maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. . . .

Voilà, Sire, l'état où vous êtes; vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur vos yeux; vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille et le canon ennemi, pendant que vous forcez les places,

vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires; tout le monde le voit, et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. . . .

Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer et non pas Dieu que vous craignez; votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit: „pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est bien loin de moi." Vous êtes bien scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles; vous n'aimez que votre gloire et votre commodité, vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre et que tout le reste n'eût été créé que pour vous sacrifier; c'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple, mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités.

□□□

WAHLPROPAGANDA

Die Nationalratswahlen sind vorüber, man darf an neutraler Stelle über die Propaganda sprechen, die dabei entfaltet worden ist. Hüben und drüben. Sie hat Formen angenommen, bei denen sich schon längst viele Leute fragen, ob dem ungewohnten Aufwande der Erfolg nur einigermaßen entspricht. Landauf, landab schütteln die Leute die Köpfe; die sich begegnen, rufen's einander zu: „schade um das schöne Geld, bedeutend weniger wäre genügend, ja besser gewesen!" oder: „was hätte man mit dem Zuviel an Propagandageld alles ausführen können!" Auch an Bemerkungen und Mahnungen an diejenigen, die's anging, hat es nicht gefehlt. Das nützte aber nichts, denn sie waren meistens auch Kandidaten und hatten daher neben dem allgemeinen noch ein besonderes Interesse, ja nicht zurückzustehen. Und doch geböte eigentlich schon dieses direkte Interesse eine gewisse Zurückhaltung. Hervorgehoben sei das an manchen Orten der welschen Schweiz praktizierte System, wonach die permanenten politischen Komitees sofort nach den Nominationen in den Hintergrund treten und besondere Wahlpropagandakomitees an ihrer Stelle amten. Das gibt zudem Gelegenheit, Bürgern eine politische Betätigung zu bieten und sie an eine Partei zu fesseln, deren wertvolle Mitarbeit sonst verloren ginge.

Doch zur Propaganda selber. Sie ist, ohne amerikanisch zu sein, etwas amerikanisch, zirkushaft geworden. Passt das für unsere Verhältnisse? Hat das Schweizer Volk das nötige Verständnis dafür? Ist die Wirkung nicht eher das Gegenteil des Gewollten? Sprechen im besondern diese Plakate so sehr zu unserm Volke? Es gibt genug Männer, welche die Volkspsyche